

Ceuvres complètes
de Gustave Flaubert

*L'Éducation
sentimentale*

Ernauber



*Œuvres complètes
de Gustave Flaubert
Tome 3*

Gustave
Flaubert

*L'Éducation
sentimentale*

*Histoire
d'un jeune homme*

Club de l'Honnête Homme

Édition nouvelle
établie, d'après
les manuscrits inédits
de Flaubert,
par la *Société*
des Études littéraires françaises,
contenant les scénarios
et plans des divers romans,
la collection complète
des Carnets,
les notes et documents
de Flaubert,
avec des notices
historiques et critiques,
et illustrée
d'images contemporaines.

L'Éducation sentimentale

A partir du mois de mars 1863, après la publication de *Salammbô*, on trouve dans les lettres de Flaubert des allusions à de nouveaux projets. Il travaille surtout à une « féerie », *Le Château des cœurs*, entreprise qui lui vaudra bien des déboires, mais il parle aussi à ses correspondants de « deux plans » qu'il médite simultanément. Les détails que Flaubert donne sur ces deux plans sont singuliers. Dans une lettre à Jules Duplan de la fin du mois de mars 1863, il les résume ainsi : « Je m'acharne à mon roman parisien, qui ne vient pas du tout. Ce sont des conneries usées, rien d'âpre, ni de neuf ! Aucune scène capitale ne surgit, ça ne m'empoigne pas... Je suis attiré par l'histoire de mes cloportes, dont j'ai aussi travaillé le plan. Celui-là est bon, j'en suis sûr, malgré des difficultés incroyables pour varier la monotonie de l'effet. Mais je me ferai chasser de France et d'Europe si j'écris ce bouquin-là. » Peu après, au mois de mai 1863, Flaubert donne quelques indications sur ces deux projets dans une lettre à Edmond et Jules de Goncourt : « J'ai fait le plan de deux livres qui ne me satisfont ni l'un ni l'autre. Le premier est une série d'analyses et de points médiocres sans grandeur ni beauté. La vérité n'étant pas pour moi la première condition de l'Art, je ne puis me résigner à écrire de telles platitudes, bien qu'on les aime actuellement. Quant au second, dont j'aime l'ensemble, j'ai peur de me faire lapider par les populations ou déporter par le gouvernement, sans compter que j'y vois des difficultés d'exécution incroyables. » L'un des projets dont parle Flaubert dans ces deux lettres est évidemment *Bouvard et Pécuchet*, à propos duquel il emploiera plus tard les mêmes expressions qu'ici. Mais l'autre n'est assurément pas *L'Éducation sentimentale*.

Sur la période d'incertitude qui prend place à cette époque, nous ne savons pas grand-chose. Si l'on s'en rapporte au carnet qui contient les premiers scénarios de *L'Éducation sentimentale*, le « roman parisien », les « potins médiocres et sans beauté » que Flaubert picore sans appétit n'ont pas laissé beaucoup de traces. On trouve dans les pages qui précèdent les scénarios de *L'Éducation* des notes sur un souper fin qu'on lui a raconté et dont les héros avaient été

Mme de Tourbey, qui devait devenir plus tard Mme de Loynes, et une autre commère pour laquelle Flaubert eut du goût, Mme Roger des Genettes. D'autres notes rapportent des traits amusants de la vie des lorettes. L'une d'entre elles que Flaubert utilisera dans *L'Éducation sentimentale* est empruntée aux précoces débuts dans la galanterie de l'actrice Lagier dont il avait recueilli les confidences. Une autre, sous le titre *Un ménage moderne*, raconte une histoire assez confuse d'amour et de billets de banque. Ce sont des anecdotes qu'on a rapportées à Flaubert dans le « monde où l'on s'amuse » qu'il commençait justement à fréquenter. Il les coiffe dans son carnet du sur-titre de Mœurs parisiennes et il n'est pas difficile de deviner que ce milieu, qui l'amusait et lui paraissait pittoresque, hante encore son imagination au moment où il écrit *L'Éducation sentimentale* et lui fournit toute une partie de sa toile de fond.

Mais il est plus facile de peindre des lorettes que d'imaginer un nœud d'intérêts et d'événements autour duquel on puisse organiser un roman. Flaubert avait l'imagination froide et laborieuse. Il ne produisait aisément que du visuel et du psychologique : il était stérile quand il s'agissait d'inventer des situations. Le roman de mœurs parisiennes ne se dégageait pas. « Je rêve mes deux livres », écrit-il à Théophile Gautier en ce printemps peu propice¹.

Cette attente morose dura plusieurs mois. Flaubert en profita pour aller faire une cure à Vichy et c'est là que la grâce le toucha. A la fin de juillet, au milieu de son séjour, il parle encore à Jules Duplan de ses deux projets qui n'avancent pas. Et c'est dans une lettre dont on ne connaît pas la date exacte, mais qui doit être postérieure à la précédente, qu'on rencontre la première mention de *L'Éducation sentimentale*. « Je poursuis maintenant, dit-il à une de ses confidentes, Amélie Bosquet, une troisième idée qui sera, peut-être, plus vite réalisée que les deux autres. » C'est l'acte de naissance, ou, plus modestement, la date de conception de *L'Éducation sentimentale*. Il fallut, toutefois, six mois de gestation. Pendant ces six mois, Flaubert fit l'école buissonnière : il écrivait avec Bouilhet et d'Osmoy cette « féerie » dont le succès lui paraissait si sûr. Et c'est seulement en janvier 1864 qu'il se mit à penser sérieusement à son roman. Il y pensait sans cesse, écrit-il à cette date, et l'idée qu'il s'en faisait était même si précise qu'il s'amusa un jour de se trouver dans une des situations de son héros². Au mois d'avril, il discute avec Bouilhet du plan de son livre. « Je commence à le comprendre... », dit-il à sa nièce Caroline³. Et quinze jours plus tard, dans une lettre du 4 mai : « L'idée principale s'est dégagée et maintenant c'est clair. Mon intention est de commencer à écrire avant le mois de septembre. »

Cette laborieuse préparation n'est pas sans importance pour la genèse de *L'Éducation sentimentale*. Car elle confirme ce que laissent supposer les documents qui nous sont parvenus. Le roman a été conçu en deux temps. Le

1. Lettre du début d'avril 1863.

2. Lettre à sa nièce Caroline, de janvier 1864.

3. Lettre à sa nièce Caroline, du 18 avril 1864 : « Je travaille beaucoup au plan de mon grand roman parisien. Je commence à le comprendre... »

dossier auquel Flaubert s'arrêta d'abord et auquel correspondent probablement ses premiers scénarios appartient à une première période, celle qui s'étend de juillet-août 1863 au début de l'année 1864. Et les scénarios auxquels il travaille au printemps de 1864 avec Louis Bouilhet sont, au contraire, ceux qui mettent au point une conception définitive qui ne s'est imposée à lui qu'en avril 1864, au moment où, comme il le dit, il « commence à comprendre », où son projet « devient clair ». C'est, en effet, peu de temps après, à partir du mois de mai 1864, que Flaubert commence à la Bibliothèque impériale ses lectures des théoriciens du socialisme, c'est au mois d'août qu'il va revoir Sens, Melun et Montereau. Et c'est au début d'octobre seulement qu'il donne, dans une lettre à Mlle Leroyer de Chantepie, la première définition complète de son roman : « Un roman de mœurs modernes qui se passera à Paris. » Et il précise : « Je veux faire l'histoire morale des hommes de ma génération, sentimentale serait plus vrai. C'est un livre d'amour, de passion, mais de passion telle qu'elle peut exister maintenant, c'est-à-dire inactive. Le sujet, tel que je l'ai conçu, est, je crois, profondément vrai, mais, à cause de cela même, peu amusant probablement. Les faits, le drame manquent un peu ; et puis, l'action est étendue dans un laps de temps trop considérable. Enfin, j'ai beaucoup de mal et je suis plein d'inquiétudes. »

La rédaction avait commencé le 1^{er} septembre 1864 : c'est la date que Flaubert a inscrite solennellement en tête du manuscrit : L'Éducation sentimentale, histoire d'un jeune homme — sous-titre qu'il devait corriger ironiquement plus tard sur son exemplaire imprimé du roman en « histoire d'un jeune hommet », correction qui, on le verra, est pleine de sens.

Flaubert avait mis trois ans et demi pour écrire Madame Bovary, il lui fallut quatre ans et demi pour écrire L'Éducation sentimentale. Madame Bovary, commencée en septembre 1851, avait été terminée en mai 1855 ; L'Éducation sentimentale, commencée en septembre 1864, fut terminée en mai 1869. C'est une floraison lente, mais saisonnière. Voici les détails de cette cadence. La première partie du roman est terminée en janvier 1866, la seconde partie en février-mars 1868, la troisième en mai 1869, comme il a été dit. Les plaintes de Flaubert ne sont pas moins nombreuses qu'au moment où il écrivait Madame Bovary ; il est souvent découragé et inquiet, mais ne ressent pas cette nausée que provoquaient chez lui les personnages de son premier roman. C'est surtout le sujet et le mouvement du roman qui l'inquiètent. Il a peur que la timidité et la mollesse de ses personnages ne rebutent le lecteur¹, que le grand nombre des comparses ne relègue au second plan les personnages principaux², il déplore qu'aucun « morceau », aucune « scène à faire » ne se détachent sur la grisaille

1. Lettre à Jules Duplan, du 8 décembre 1864 : « Mon roman ne m'empoignera jamais... Les héros inactifs sont si peu intéressants. »

2. Lettre à Alfred Maury, du 20 août 1866 : « Ce sera un roman médiocre parce que la conception en est vicieuse... Le milieu où mes personnages s'agitent est tellement copieux qu'ils manquent à chaque ligne d'y disparaître. »

de l'ensemble¹. En somme, pour reprendre une expression qui lui était habituelle et qu'il accompagnait d'un geste de modeleur, « ça ne faisait pas la pyramide ». Il avait bien raison, « ça ne fait pas la pyramide ». On le lui reprocha beaucoup. On l'en loue aujourd'hui. Mais c'était bien vu : L'Éducation sentimentale manque de mouvement, et l'amour de Frédéric et de Mme Arnoux fait un peu trop penser à ce que les marins appellent un « feu tournant ».

Les brouillons et esquisses de L'Éducation sentimentale, qui représentent un ensemble de plus de 2 200 feuillets manuscrits, sont passés en vente publique à Paris le 19 novembre 1931 et l'ensemble fut acquis par Sacha Guitry. Au moment de cette vente, le dossier a pu être examiné par M. Biernawski, que l'éditeur Louis Conard avait chargé d'établir l'édition de L'Éducation sentimentale dans les Œuvres Complètes de Flaubert en cours de publication à cette date, et par un éminent flaubertiste, M. Jacques Suffel. M. Biernawski a fait état dans l'introduction qu'il écrit pour l'édition Conard des notes qu'il avait pu prendre. Il précise que le recueil des brouillons comprenait, comme celui de Salammbô, un certain nombre de scénarios complets ou partiels. M. Jacques Suffel a donné une description du dossier et publié l'un de ces scénarios dont il avait pu prendre copie. La communication de M. Jacques Suffel fait partie du numéro spécial consacré à Flaubert par la revue Europe en octobre-novembre 1969. Elle ne décrit malheureusement qu'un résumé établi par Flaubert après la rédaction de son roman et ce résumé ne nous apprend rien sur le travail de Flaubert.

Les renseignements les plus précieux pour faire l'histoire du roman de Flaubert sont contenus dans les premiers scénarios de L'Éducation sentimentale que Flaubert avait rédigés probablement pendant l'été de 1863, à partir du moment où, à Vichy, il avait eu l'idée de son roman : ces scénarios sont contenus dans un des carnets conservés à la Bibliothèque historique de la Ville de Paris. Ils donnent une première esquisse des personnages et des événements qui est sensiblement différente de ce qu'a retenu Flaubert dans sa version définitive. Et leur examen fournit bien des sujets de réflexion, à la fois sur la biographie de Flaubert et sur son art de romancier. Ces scénarios ont été publiés pour la première fois par Mme Marie-Jeanne Durry². Nous les reproduisons dans un de nos appendices, ainsi que le scénario complet de M. Jacques Suffel, et nous en tenons compte tout particulièrement dans notre présentation du roman³.

1. Lettre à Jules Duplan, du 27 janvier 1867 : « Pas de scène capitale, pas de morceau, pas même de métaphores, car la moindre broderie emporterait la trame. Enfin ! »

2. Marie-Jeanne Durry : *Flaubert et ses projets inédits*, Paris, Nizet, s.d. (1950), pp. 123 à 200.

3. Le manuscrit définitif et la copie d'impression de *L'Éducation sentimentale* ont été légués par Mme Franklin-Groult à la Bibliothèque historique de la Ville de Paris. Ces documents présentent beaucoup moins d'intérêt pour l'historien de Flaubert que les brouillons et les scénarios.

Jusqu'à la découverte de ces scénarios, les historiens et les commentateurs de Flaubert avaient adopté l'explication donnée par Maxime Du Camp dans ses *Souvenirs littéraires*, publiés peu après la mort du romancier. L'Éducation sentimentale était, selon Du Camp, un roman autobiographique. Flaubert n'avait fait que transposer dans son récit les épisodes de son amour pour Élixa Schlésinger. « C'est le grand amour dont Flaubert disait : « J'en ai été ravagé ! » Cette histoire, il l'a racontée, c'est L'Éducation sentimentale... Il a raconté là très sincèrement une période, ou, comme il disait, une tranche de sa vie. » Et Maxime Du Camp, donnant des précisions sur ce « grand amour » de Flaubert, affirmait qu'il y avait un parallélisme complet entre la réalité et le roman¹. Flaubert, comme Frédéric, avait été un amant respectueux. Il ne s'était rien passé entre Mme Schlésinger et lui. Et le roman était une copie si fidèle de cette période de sa jeunesse que Maxime Du Camp pouvait ajouter : « Il n'est pas un des acteurs que je ne puisse nommer, je les ai tous connus ou côtoyés, depuis la Maréchale jusqu'à la Vatnaz, depuis Frédéric, qui n'est autre que Gustave Flaubert, jusqu'à Mme Arnoux, qui est l'inconnue de Trouville transportée dans un autre milieu. »

On a repris le récit de Maxime Du Camp, on l'a vérifié, complété, corrigé. La rencontre de Frédéric et de Mme Arnoux est bien un épisode de la vie de Flaubert, et il se passa bien à Trouville. Le châle même y était, le châle à raies violettes que Frédéric rattrape : c'était un peignoir de plage qui allait être atteint par les vagues. Flaubert avait quatorze ans et demi, il allait entrer en classe de troisième, c'était en 1836². La belle inconnue pour laquelle il fut si serviable avait vingt-six ans, elle était la femme d'un éditeur de musique déjà très répandu, Maurice Schlésinger, elle avait une petite fille de quelques mois. Elle était très brune, avec une peau dorée, des cheveux noirs aux reflets presque bleus, d'immenses yeux un peu fatigués et tristes, une ombre de diwet au-dessus

1. Voici comment cet amour de Flaubert est raconté par Maxime Du Camp dans ses *Souvenirs littéraires* : « En 1838, alors qu'il avait seize ans et demi, il avait été passer ses vacances à Trouville avec sa famille, qui y possédait une terre assez considérable... Il rencontra, ou, pour mieux dire, il aperçut une femme qui avait alors vingt-huit ans, car elle était née en 1810. Il la regarda. Il l'admira et, comme il le disait, eut vers elle une grande aspiration. Elle était jolie et surtout étrange... Inconnue, elle ne le fut pas longtemps, car elle avait un mari avec lequel il n'était pas difficile d'entrer en relations. C'était un brasseur d'affaires, qui avait les mains dans vingt opérations à la fois, dirigeait à Paris une importante maison de commerce, flairant les truffes de loin et abandonnant sa femme pour courir après le premier cotillon qui tournait au coin des rues, passé maître en fait de réclames, jetant les pièces d'or par la fenêtre et se baissant pour ramasser un sou. Flaubert se prit à l'admirer et restait bouche béante à écouter le récit de ses conquêtes. Il fut admis dans l'intimité du ménage, et continua, sans plus, à contempler la femme. En 1839, en 1840, il les chercha à Trouville où il revint; ils n'y étaient pas. Il les retrouva plus tard à Paris, persista à admirer le mari, persista à regarder la femme et persista à se taire. » (T. II, pp. 337 et 338.)

2. Ces précisions corrigent les dates fournies par Maxime Du Camp : 1838 et seize ans et demi.

de la bouche, des épaules somptueuses : c'est l'original de plusieurs visages de femme peints par Flaubert, et notamment celui de Mme Arnoux. La passion du jeune garçon fut violente et secrète. Elle lui inspira, deux ans plus tard, le plus romantique et le plus échevelé de ses manuscrits de jeunesse, les Mémoires d'un fou. On se revit après cette rencontre fortuite. Le charmant petit garçon si courtois plut au mari, bonhomme jovial et bruyant qui portait gaiement sa quarantaine. Il y eut des parties sur l'eau, des soirées en commun, de la gentillesse de part et d'autre. Cet été fut pour Flaubert un des plus beaux souvenirs de toute sa vie. Il en parle toujours, et jusque dans sa vieillesse, comme d'une aventure inoubliable. L'année suivante, les Schlésinger ne revinrent pas à Trowille.

Sept ans se passèrent. En 1843, Flaubert s'installa à Paris pour préparer ses examens de Droit. C'est à ce moment qu'il revit les Schlésinger. Le mari était devenu le plus grand éditeur de musique de Paris. Il bébergeait Wagner, protégeait Halévy, travaillait avec Berlioz. Il recevait beaucoup. Son magasin de la rue de Richelieu était devenu un forum amusant et pittoresque. Dans sa maison de la rue de Gramont, les dîners qu'il donnait le mercredi étaient gais et succulents, l'éditeur étant également gastronome. Il ne se contentait pas, du reste, de cette chère domestique. Il était coureur et aimait les lorettes. Flaubert était alors fort beau, splendide Viking blond, à la peau claire, aux yeux immenses. Le mari le prit sous sa protection et entreprit de le déniaiser. Cette protection affectueuse fit de l'étudiant un familier de la rue de Gramont. C'est alors qu'il joua avec Élixa Schlésinger le duo de L'Éducation sentimentale.

Telles sont les coulisses de L'Éducation sentimentale. Et on retrouve bien, en effet, dans la vie de Flaubert tout ce qu'il y a dans le roman, la chambre d'étudiant, son initiation à la vie parisienne, son amour, ses visites, le magasin de Schlésinger devenu le magasin d'Arnoux, le jovial Schlésinger devenu le pittoresque Arnoux, et même la déconfiture finale de Schlésinger scrupuleusement reproduite par la décadence et la ruine des Arnoux. Précisons, toutefois, que l'idylle, qui est plus étirée dans le roman, ne dura en réalité que quelques mois. En janvier 1844, Flaubert était atteint très brutalement, sur la route de Pont-l'Évêque, d'une attaque qui faillit lui coûter la vie et qui changea profondément son existence : après plusieurs mois de soins, il voyagea, et renonça à la vie parisienne pour mener à Croisset la vie d'ermite laborieux que tout le monde connaît. Il ne devait revoir Mme Schlésinger que vingt-deux ans plus tard. On pense qu'elle vint chez lui à Croisset en 1866 — elle avait alors cinquante-six ans — et que c'est cette dernière entrevue qui inspira à Flaubert la dernière entrevue de Frédéric et de Mme Arnoux. On a une lettre que Flaubert lui écrivait six ans plus tard, en 1872, et qui est sans doute le document le plus émouvant de ce grand amour : « Ma vieille amie, ma vieille tendresse, je ne peux pas voir votre écriture sans en être remué... Comme un vieux, je rêve sur le passé, car je suis un vieux... L'avenir pour moi n'a plus de rêves, mais les jours d'autrefois se présentent comme baignés dans une vapeur d'or. Sur ce fond lumineux où de chers fantômes me tendent les bras, la figure